

Fatoumata Diawara, l'amazone du Mali

Rencontre avec la chanteuse et comédienne, vue dans *Timbuktu* ou aux côtés de Gorillaz, avant son grand retour sur scène.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Sa voix dans la nuit de Tombouctou, alors interdite de musique par les djihadistes, a bouleversé tous les spectateurs du film d'Abderrahmane Sissako *Timbuktu*. Fatoumata Diawara n'y jouait pas d'autre rôle que le sien : une chanteuse qui brave la charia, redoutant de perdre son art sans lequel elle ne peut vivre. La chanson qu'elle signait pour le film s'inscrivait en droite ligne du clip qu'en 2013 l'artiste malienne venait de réaliser à Bamako avec tous les musiciens qui se battaient, comme elle, pour la paix :

« Mali Ko ». Aujourd'hui, c'est pour son *Maliba* (grand Mali) qu'elle a composé huit chansons à découvrir en ligne, accompagnant la valorisation des manuscrits de Tombouctou, ville martyre. Où elle ne s'est jamais rendue. « Si j'avais su qu'un jour ce ne serait plus possible, j'y serais allée avant que ça se dégrade... Maintenant, c'est devenu un rêve », dit celle qui, tandis que la junte est au pouvoir au Mali, continue d'affirmer : « Je fais confiance au peuple malien. » C'est à lui d'abord qu'elle adresse ses chansons en



Impériale. À dr., Fatoumata Diawara vêtue d'un somptueux costume dans « Le Vol du Boli ». Ci-dessus, l'artiste est photographiée dans son havre familial, un petit village au-dessus du lac de Côme (Italie).

bambara, sa langue, toujours émaillees de mots anglais. « Mais, plus que la langue, c'est l'âme qui doit communiquer avec le public. Mes mélodies viennent guérir et toucher l'âme, car mes textes sont souvent durs, ils traitent de la pigmentation, de l'excision, des femmes battues, violées, de l'immigration, des sujets très engagés », explique la chanteuse, qui écrit ses chansons et compose ses musiques à la guitare, où elle tient à faire passer « la douceur et la subtilité maliennes ».

Flambeau. Elle peut être aussi joyeuse et malicieuse – quand elle chante « Désolé » en duo dans le dernier album de Gorillaz avec son ami Damon Albarn ou « Bal de Bamako » avec Matthieu Chedid – que grave et engagée. Rebelle, combattante, voilà bien pourtant la nature profonde de Fatoumata Diawara, dite « Fatou » (titre de son premier album, en 2011), et il faut remonter loin dans l'enfance pour en trouver la source. Née en Côte d'Ivoire en 1982 de parents maliens, tous deux dans le monde de la danse, elle grandit à Bamako chez une tante qui cultive ses talents d'artiste. Repérée toute jeune, elle fait ses débuts au cinéma dans *La Genèse* de Cheikh Oumar Sissoko (1999), et à 18 ans rejoint le grand acteur Sotigui Kouyaté, venu jouer *Antigone* sur la scène des Bouffes du Nord. Son itinéraire repasse ensuite par le Mali et un mariage forcé qu'elle fuit, puis de nouveau par la France et Nantes en 2002, où elle est engagée par la compagnie Royal de Luxe. Son ■■■





Multiple. Fatoumata Diawara, à chaque apparition dans les costumes d'Élisabeth Cerqueira, s'impose dans « Le Vol du Boli », sur la scène du Châtelet, entourée de huit chanteurs, onze musiciens et six danseuses et danseurs.

■■■ lourd passé aurait pu, comme la sorcière Karaba, qu'elle a interprétée dans la comédie musicale *Kirikou*, la rendre méchante, si elle n'était constamment au travail en train de se « réparer ». « Ce sont mes enfants qui m'amènent à affronter un passé que j'avais enfoui. Si je suis tout récemment allée tourner ce clip à Abidjan avec ma mère, que je n'ai retrouvée qu'à l'âge de 25 ans et que je connais encore mal, c'est grâce à eux, qui me renvoient à la mère que je suis à mon tour devenue », confie-t-elle ce matin-là, depuis son havre secret, un village au-dessus du lac de Côme. Ses deux garçons, 2 ans et demi et 6 ans et demi, sont à l'école ; son mari, un chercheur italien en économie et développement, vient de la déposer en voiture au studio d'enregistrement. Elle est déjà à fond sur son troisième album, entre deux dates d'une tournée postpandémie qui lui fait faire le tour du monde. « Je n'arrive pas à me reposer, je suis addictive au travail, et j'aime m'aventurer. Je ne m'arrête jamais parce que le monde a besoin de femmes sur scène ; je suis en mission dans ma tête, nous sommes des amazones, il ne faut pas qu'on lâche le flambeau, or il y en a beaucoup trop qui s'arrêtent en chemin. »

Amazone au sourire dévastateur et aux célèbres tresses ornées de cauris, quand elle ne les retient pas dans un foulard savamment noué, Fatoumata Diawara, pour beaucoup, incarne une Afrique musicale du XXI^e siècle qui ne correspond plus au label fourre-tout de la world music. Et cela jusque dans son habillement – le costume, c'est essentiel, dit celle qui débuta sur les planches. « Je porte une grande jupe qui représente la femme africaine, à la fois sœur, mère, copine, et un bustier qui fait plus jeune, fresh, cela me connecte avec la nouvelle génération tout en gar-

« Ce sont mes enfants qui m'amènent à affronter un passé que j'avais enfoui. »

Fatoumata Diawara

dant un pied dans celle des grandes : Oumou (Sangaré), Angélique (Kidjo)... » Et il faut la voir, sublime, dans les costumes de l'opéra *Le Vol du Boli*, joué trois soirs seulement en pleine pandémie sur la scène du Châtelet en 2020, et qui s'y installe enfin durablement mi-avril. Abderrahmane Sissako l'a mis en scène et en a coécrit le livret (avec Charles Castella), qui relate à travers le vol d'un objet les grands chapitres des relations de l'Afrique et de l'Occident du XII^e siècle à nos jours. Damon Albarn, qui en signe la musique, sera aussi sur scène avec les musiciens.

Fusion. Fatou et Damon ? Leur première fois remonte au projet Africa Express, ce train musical réunissant des talents de partout pour célébrer la musique du continent africain. « Il m'avait invitée alors que je venais de sortir mon premier album. Je pense qu'il a aimé mon ouverture vers d'autres styles musicaux, tout en restant malienne. » La fusion au feeling est la marque du talent de Fatou, vivant la relation selon Édouard Glissant (« Je peux changer en échangeant avec l'autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer »). Herbie Hancock, Roberto Fonseca... elle multiplie les rapprochements inattendus, se frotte aux musiques cubaines, marocaines. Ouvre sa voix à de nouvelles gammes avec son ami M dans *Lamomali* : « Et comme ça tu t'enrichis, car la musique du Wasoulou, cette région du Mali d'où je viens, est assez roots. »

Son deuxième album, le magnifique *Fenfo* – la photo de couverture est signée de la photographe éthiopienne Aida Muluneh –, cité aux Grammy Awards et aux Victoires de la musique, et qu'elle porte depuis des mois en tournée, arrive sur le continent africain. L'occasion d'y réaliser un nouveau clip de la chanson-titre, qui signifie « dire quelque chose », dans la capitale malienne. « Dès que j'ai un petit coin, je file dans ma maison de Bamako. J'ai besoin de me connecter avec mes ancêtres », dit cette belle femme de 40 ans qui a une énergie stupéfiante, sans rien perdre de sa grâce. Et, quand on cherche un peu plus profond dans ses yeux en amande, elle raconte la blessure dont elle a fait une force. Fatoumata avait une grande sœur, qui était comme sa jumelle. Elle est morte à l'âge de 11 ans. Fatou en avait 8. « Awa était tout pour moi, quand elle a disparu, j'ai perdu mon guide, mais, jusqu'à ce jour, je la cherche dans l'invisible, et cette partie de moi que l'on ne voit pas, sauf pour ceux qui vivent dans une dimension spirituelle, c'est elle. Awa et moi, on est ensemble. » ■

Le Vol du Boli, mise en scène d'Abderrahmane Sissako, au Théâtre du Châtelet du 15 avril au 8 mai. *Maliba*, en ligne sur Google Arts et Culture